

qu'ils n'auraient pu se convenir longtemps. N'étaient-ils pas tous les deux rudes par loyauté, amers et sauvages à force d'élévation, de douleur et de respect pour leur dignité d'homme? Un jour Foscolo vit Alfieri errer avec sa pensée sur les bords de l'Arno : il le suivit de l'œil et le garda dans sa mémoire comme une impérissable émotion.

Dominé par ses admirations, le jeune enthousiaste fit une tragédie à la manière du maître. Il avait dix-neuf ans quand Venise accueillit son *Thieste* avec une sorte de frénésie. Vint l'appréciation réfléchie, elle fut moins favorable. Un homme du caractère de Foscolo ne pouvait que gagner à cette épreuve : lui-même avait publié une critique sévère de son œuvre.

Le coup terrible porté à son cœur fut le traité de Campo-Formio ; il n'en guérit jamais. Avec tout ce qui était plus généreux que politique, il avait espéré que des jours de liberté de force allaient venger l'Italie de ses longues misères. Ce ne fut pas l'affranchissement que Venise reçut du vainqueur, ce fut la servitude étrangère, le joug écrasant et stupide de l'Autriche. Frémissant d'horreur, le jeune poète abandonna son pays ; il erra quelque temps accablé de son impuissance, en proie au délire du suicide ; enfin, il soulagea son âme en écrivant les lettres d'*Iacopo Ortis*. Tous les tons y abondent : c'est une rêverie mélancolique et d'un scepticisme raisonneur et inquiet ; c'est un chant solennel et sombre. De loin en loin, des tendresses ravissantes, la divinisation de la nature ; au fond, des découragements qui aboutissent à une conclusion funèbre : Une femme qui eut les adorations du poète revient incessamment dans le livre ; mais rarement il trouve pour sa jeune et charmante beauté vouée aux longs regrets, pour leur destinée amoureuse frappée de stérilité, la plainte éloquentes que lui arrache l'Italie asservie. A peine son génie s'est-il attendri à la chère image, que honteux de ses soupirs il retourne à ses âpres et désolés accents.